

Peter and Sanda Simms

*The Kingdoms of Laos:  
Six Hundred Years  
of History*

1999, Curzon Press,  
21 illustrations, 11 genealogical tables,  
6 maps, xvi + 240 p.

L'histoire ancienne du peuple lao n'est connue jusqu'à présent que par l'édition depuis longtemps épuisée d'un petit nombre de chroniques en langue laotienne, par des traductions en français (à utiliser avec précaution) de morceaux d'annales trouvés le siècle dernier, par des compilations hétéroclites faites par des historiographes lao modernes peu soucieux de vérité historique, et par de rares et rapides essais de synthèse, en langues occidentales, basés sur ce qui était accessible à l'auteur dans les matériaux précédemment évoqués. Aucun travail véritablement scientifique, c'est-à-dire fondé sur une critique sévère des sources, n'a encore été publié. Il nous faudra juste mettre à part, ici, l'œuvre de C. Archaimbault, essentielle pour l'histoire régionale de Xieng Khouang et de Champassak – ainsi que le travail de Saveng Phinith sur une chronique tardive de Luang Prabang. Nous mentionnerons également notre thèse (1995, à paraître), qui tente surtout d'établir une chronologie fiable de l'histoire des royaumes lao entre le XIV<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle.

L'histoire du peuple lao est d'abord à distinguer de celle de cette entité géographique que l'on nomme depuis environ un siècle "Laos". Confondre les deux revient déjà à partir sur une base totalement faussée. Martin Stuart-Fox, qui s'est distingué surtout par ses travaux sur l'histoire contemporaine, a bien mis en évidence le problème. Son approche des périodes anciennes (cf. son ouvrage le plus récent) est lucide dans la mesure où l'auteur garde une conscience aiguë des limites où le confinent les matériaux qu'il utilise.

L'œuvre de l'historien du peuple lao (et éventuellement du territoire que ce dernier partage) est donc entièrement à faire ou à refaire. Pour être crédible, elle devra s'appuyer exclusivement sur les sources primaires, c'est-à-dire les chroniques manuscrites ou éditées, les données épigraphiques et les témoignages extérieurs sous toutes leurs formes. Elle devra les comparer et les analyser d'une façon rigoureuse, elle mettra en lumière les éléments qui paraissent les plus sûrs et considérera avec prudence les informations qui ne peuvent être recoupées ou vérifiées. Surtout, elle s'intéressera aux questions d'historiographie et cherchera à percer les conditions qui entouraient la rédaction des écrits. Elle ne négligera pas non plus les données archéologiques et ne craindra pas une approche pluridisciplinaire. L'ambition est grande mais essentielle. Tout projet qui s'en écarterait se fourvoierait nécessairement. C'est malheureusement dans ce travers qu'est tombé l'ouvrage *The Kingdoms of Laos* de Peter et Sanda Simms, publié tout récemment par les éditions Curzon.

Les deux auteurs font état de leurs motivations élevées (ainsi que de leur parti pris) dès les premières lignes:

We hope this book will be a tribute to the greatness of the Lao and that one day we shall all see the emergence once again of the kingdom of Laos as an independent and united nation.

Sans être historiens, et ayant une expérience périodique et ancienne (entre 1955 et 1975) du territoire lao, ils écrivent pourtant:

We hope this history of Laos from the triumphant conquests of Fa Ngum to the French takeover at the beginning of the twentieth century, will also provide the historically all-important links to events and relationships in its neighbouring states. We believe that it is only with such a panoramic view that many of the occurrences can be understood.

L'ouvrage se veut aussi pédagogique:

Another reason for writing this book has been the remark, so often made to us by our Lao friends in exile, that there was no general history book on Laos they could give to their children to help them understand the country that was their birthright.

C'est ce dernier argument qui nous a poussé à réagir, considérant qu'il y avait sans doute là une sorte de danger.

\* \* \*

L'ouvrage des époux Simms est articulé en treize chapitres. Le premier est consacré à la protohistoire; les sept suivants traitent du grand royaume du Lan Xang; les chapitres neuf à douze évoquent l'histoire des petits royaumes distincts de Vientiane, de Luang Prabang, de Champassak et de Xieng Khouang; la dernière partie, enfin, est consacrée au protectorat français. Il y aurait beaucoup à dire sur l'ensemble de l'ouvrage. Par souci de concision, nous nous bornerons

ici à des remarques d'ordre méthodologique et nous mentionnerons quelques exemples représentatifs des erreurs commises.

Premier point ennuyeux: l'ouvrage ne possède aucune note. À de rares exceptions près, on ne sait donc jamais à quelles sources les auteurs se réfèrent (le titre de l'appendice 1 "The Kings of Lan Xang – Variant Dates with Sources" paraît à ce propos abusif). Il apparaît pourtant d'emblée que les époux Simms se basent principalement sur des travaux de synthèse, dont certains sont déjà des synthèses de synthèse. Les écrits laotiens mêmes ne sont pas utilisés, sauf certains (pas les plus importants) disponibles dans une traduction française (chroniques) ou anglaise (synthèse). Il est manifeste que les auteurs ont une vision extrêmement réduite de ce que peuvent être les sources primaires et qu'ils étaient dans l'incapacité de décrire les chroniques autrement que par des formulations vagues.

D'une façon conséquente, il est un autre aspect qui fait totalement défaut à l'ouvrage: une réflexion sur les questions historiographiques – ne serait-ce qu'en se demandant si les sources lao sont dans leur ensemble crédibles. Cette question constitue pourtant un préalable indispensable à tout essai de reconstitution historique. En ne s'en souciant pas, les époux Simms ne pouvaient partir que sur des bases totalement faussées, accordant une même valeur à toutes les informations dont ils pouvaient disposer.

Même sans avoir un accès direct aux sources primaires – c'est-à-dire à l'ensemble des chroniques historiques – il était facile pour les deux auteurs de se rendre compte qu'il existait des contradictions importantes entre les textes. Dans certains cas, ces contradictions sont mentionnées (c'est le minimum qu'un historien puisse faire lorsqu'il approche des sources); dans bien d'autres cas,

malheureusement, elles sont passées sous silence alors qu'elles étaient connues, et des informations se trouvent ainsi occultées. Bien plus embêtant, il arrive même que les deux auteurs, plutôt que de s'appuyer sur une version, en produisent eux-mêmes une nouvelle (sans en avertir le lecteur) croyant établir ainsi un pont entre des données qui en fait s'opposent. C'est le cas par exemple pour la généalogie de Fa Ngum (p. 26), où deux traditions historiques très distinctes – celle du *Nithan khun borom* et celle des *phongsavadan* – qu'il aurait été utile de différencier – se trouvent confondues. Les époux Simms pêchent par ce genre de méthode à de multiples reprises, y compris dans le détail, ajoutant au récit nombre d'éléments qui ne se trouvent en fait dans aucun texte, par exemple le fait que "Chao Lanchan" ait été gouverneur de Pak Houei Luang (p. 69).

Ne pouvant aborder les sources d'une façon véritablement critique, les auteurs se lancent fréquemment dans des spéculations vaines à propos de faits prétendument historiques (exemple: la soumission d'Ayutthaya et ses conséquences, aux chapitres 2 et 3). La part du mythe – qui ne s'arrête pas avec le règne de Fa Ngum – n'est pas discernée, pas plus que les stéréotypes littéraires et les anachronismes. On pourra reprocher ainsi aux époux Simms de prendre à la lettre bon nombre d'informations qui devaient en fait être relativisées.

La question de la pénétration du bouddhisme en milieu lao est sans doute l'une des plus importantes pour l'histoire de cette région. Il est dommage qu'elle soit traitée d'une façon aussi légère, avec des phrases telles que, page 25:

As the legend of the founding of Muong Swa shows, Buddhist Monks from Tibet were already proselytising along the Mekong and the other rivers flowing to the south.

Même s'ils ne le citent pas, il est évident que les époux Simms s'appuient souvent sur le seul ouvrage d'histoire écrit par un lettré lao et traduit en anglais, celui du Maha Sila Viravong. Le problème est que l'ouvrage contient des interprétations qui sont personnelles, parfois très éloignées des sources, et qu'il convient donc de l'utiliser avec une très grande prudence et en connaissance de cause. La référence à un souverain de Vientiane nommé Ong Lo (p. 105), par exemple, est très certainement fautive.

Il est dommage également que les auteurs, sans doute afin d'agrémenter leur texte, accordent une attention exagérée à des récits qui relèvent en fait de l'anecdote et du romanesque. Ainsi l'épisode du Phra Saek Kham (p. 56) ou celui relatant le départ de Setthathirat de Chiang Sen (p. 69). Ces deux exemples sont tirés d'un texte qui avait l'avantage d'avoir été traduit en français, mais dont la composition tardive (fin du XIX<sup>e</sup>) aurait dû inciter les auteurs à plus de prudence. On peut regretter également qu'autant d'importance soit accordée dans l'ouvrage (dans une thèse, il en aurait été différemment) aux récits d'un conteur laotien sur certaines époques de l'histoire du Sud-Laos (p. 10, 103-105). Ceux-ci se présentent en effet comme des versions récentes et très corrompues de documents écrits, eux-mêmes forts tardifs (chroniques de Champassak), voire contemporains (livres édités).

Les deux auteurs semblent tenir beaucoup à restituer un contexte régional. Malheureusement, ils n'excellent pas davantage dans l'histoire générale de l'Asie du Sud-Est que dans celle plus particulière au Laos. Un exemple simple au sujet du Lan Na (traduit "The Thousand Rice Fields" au lieu de "The Million Rice Fields"): l'assertion selon laquelle la cité de Chiang Rai aurait été fondée en 1296 (p. 20), alors que cette

date est habituellement assignée à la fondation de Chiang Mai. Les traditions littéraires sont unanimes pour placer la fondation de Chiang Rai en 1263.

Les époux Simms font par ailleurs beaucoup d'erreurs d'ordre formel. Des anachronismes, d'abord, lorsqu'ils emploient la dénomination "Lao Theung" (p. 43) – qui n'a pas plus de trente années d'ancienneté – au sujet des populations "kha". Ils sont également dans l'erreur lorsqu'ils affirment que ces derniers "are the former Khmer and Mon peoples". Il aurait été beaucoup plus prudent de parler de populations austro-asiatiques appartenant à la famille linguistique môn-khmère. La faute est plus importante encore quand ils évoquent les "Lao Soum", confondant "Lao Loum" et "Lao Sung", autres dénominations récentes pour désigner (mal) deux types de population très distincts. Les problèmes de transcription sont par ailleurs constants, par exemple "Oun Huean" noté également "Oun Hueun"; la mention d'un personnage appelé "Chane Tian" (p. 71), alors que les deux termes sont la transcription différente d'un même nom; la confusion de certains noms géographiques (et donc de lieux) en raison de leur ressemblance phonétique, ce qui conduit par exemple à prendre l'embouchure du Nam Dong pour le site de Xieng Thong (p. 57).

Dès lors qu'il aborde la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les débuts de la colonisation française, l'ouvrage des époux Simms gagne nettement en qualité. Ils bénéficient alors non seulement d'un certain nombre d'études produites depuis plusieurs décennies, mais également de sources originales, en particulier en langue française. La caution que semblent apporter des spécialistes (en particulier Jean Deuve) au contenu du dernier chapitre est un gage pour le sérieux du travail.

On pourra signaler par ailleurs qu'aucune carte (l'ouvrage en possède six) n'apparaît véritablement satisfaisante. Pour la carte n° 3 (p. 84), par exemple, plusieurs villes ou localités sont mal positionnées (Chiang Rai, Phitsanulok, Saraburi, Champassak, Muong Ngoi, Muong Lai, Muong Hung, etc.), le tracé des fleuves reflète mal le réseau hydrographique et des confusions sont faites dans les noms (Mae Nam Chao Phraya pour Mae Nam Ping). Quant aux onze tables généalogiques, en raison des observations faites plus haut sur l'utilisation des sources, on peut dire qu'elles sont inutilisables pour un travail véritablement scientifique.

S'agissant de l'ensemble de l'ouvrage, on pourrait peut-être, pour la défense des deux auteurs, arguer qu'ils ont répété nombre d'erreurs faites par leurs prédécesseurs. Il apparaît cependant que dans bien des cas, ils sont eux-mêmes responsables de leurs bévues. Il était impossible pour nous de relever ces dernières d'une façon exhaustive. Même brève, cette mise au point nous a cependant paru nécessaire. Nous espérons simplement qu'à travers ce dur réquisitoire, les études historiques sur le Laos seront dans l'avenir un peu moins malmenées.